

## L'IRLANDE CATHOLIQUE.

Un correspondant du *Temps*, qui publie dans ce journal une série d'intéressantes études sur l'Irlande, dépeint en ces termes la foi profonde du peuple catholique Irlandais :

Quatre-vingt-sept pour cent de la population de Dublin appartiennent, en effet, au culte romain ; la proportion s'élève en certains comtés irlandais, dans le Connaught surtout, jusqu'à quatre-vingt-quinze pour cent ; nulle part, même dans le protestant Ulster, elle ne descend au-dessous de quarante-cinq pour cent.

Et ces catholiques ne le sont pas pour la forme. La plupart vont aux offices, observent tous les rites, restent en rapports directs et constants avec les prêtres. La sincérité de leur foi est même particulièrement saisissante et ne se voit au même degré ni en Italie ni en Espagne. C'est que le culte romain est étroitement uni pour eux aux traditions les plus chères de la race, qu'il reste une des formes extérieures de la protestation contre la conquête et qu'il a été jusqu'à ces derniers temps une note d'incapacité politique. Aux prestiges de la religion traditionnelle s'ajoute la poésie de la persécution, avec le ressentiment du vaincu. Cette religion est celle que ne professe pas l'Anglais détesté : quel motif de l'aimer, joint à tous les autres ! Il faut songer qu'à Dublin, au milieu d'une population dont les neuf dixièmes sont catholiques pratiquants et dont le dernier dixième seul est protestant (anglican, presbytérien, méthodiste, etc.), la cathédrale est aux mains de la minorité anglicane, avec toutes les anciennes basiliques, alors que le culte de la majorité s'abrite en des constructions modernes et banales. La race conquérante tient ainsi garnisons au baptistère de Saint-Patrick comme au château royal et au Sénat de l'Université. Triple cause de rancune pour ceux dont elle a pris la place en ces trois sanctuaires de la foi, de la puissance publique et du savoir.

De telles usurpations sont de celles qu'un peuple vaincu ne peut oublier, parce qu'elles lui mettent constamment sa plaie sous les yeux. Or le peuple irlandais a la vanité naïve des races chevaleresques, et les blessures de l'amour-propre lui sont peut-être plus douloureuses encore que les autres. Cette vanité se traduit en plus d'un cas par un certain goût du plumet et une pointe de charlatanisme ; la moindre boutique d'apothicaire s'appelle à Dublin du nom pompeux de *Medical Hall* ; la moindre école libre est une académie, et c'est un fait notoire que tous les Irlandais descendent en droite ligne des anciens rois du pays.

Dans les familles les plus pauvres, où l'enfant qui court les rues paraît sale et abandonné, la mère l'aime pourtant et le surveille de près. Tout à l'heure, une charrette passait et le bébé courait sous les roues. La mère a bondi hors de sa tanière, avec un cri de tigresse, et sauté sur son enfant, qu'elle a emporté. Jamais, à Londres, je n'ai entendu pareil cri. Non, certes, que les mères